

Des films

Je ne peux m'empêcher de vous signaler trois films sortis récemment et qui m'ont particulièrement frappé: deux films québécois et un film allemand. Curieuse coïncidence, d'ailleurs: c'est comme si ces deux cinémas nationaux connaissaient actuellement un regain de vitalité! (Pour le cinéma allemand, c'est même évident; l'Élysée de Montréal, au moment où j'écris ces lignes, présente un film allemand dans chacune de ses salles. Pour le cinéma québécois, ce regain est peut-être encore plus rêvé que réel...)

LA BÊTE LUMINEUSE, de Pierre Perrault, une production de l'O.N.F. (16mm), 127 min.

Je suis loin d'être un amateur inconditionnel des films de Perrault. L'aspect "discours" qui les imprègne m'agace toujours plus ou moins, surtout que ce discours est constamment véhiculé par un personnage-vedette extrêmement bavard. "La bête lumineuse" n'en est pas exempt. Mais le film m'a impressionné quand même, parce qu'il est bien fait, parce qu'il porte les stigmates d'un auteur (malgré les apparences du documentaire), parce qu'il est ahurissant, triste et drôle à la fois, enfin parce qu'il constitue un morceau de bravoure sur le plan de la mise en scène. Oui, *mettre en scène* une dizaine d'hommes très virils mais très ordinaires, leur demander de *jouer* leur propre rôle et réussir, par je ne sais quelle sorte de magie, à créer avec ça un spectacle émouvant, cela tient de la bravoure! C'est à mon avis le meilleur film de Perrault depuis l'époque de l'Île-aux-Coudres.

LAROSE, PIERROT ET LA LUCE, de Claude Gagnon, une production de Yoshimura-Gagnon, distributeur: J.A. Lapointe

Ce film figurait sur la liste du marché du film à Rimouski. On en avait une copie vidéo. C'est après avoir vu je ne sais plus combien de films ou d'extraits de films pendant deux journées qu'on s'est ramassé à 11 heures du soir, "pour voir le début de LAROSE, pour en avoir une idée". Tu parles! Le film nous a tellement charmés qu'on était encore là à une heure du matin, rampant de fatigue. Je pense que c'est ça, le mot: charmant. Ce n'est pas le grand spectacle, il n'y a pas un "grand" scénario à la Ducharme, ce n'est ni du Lord ni du Lefebvre. C'est un petit film bien ficelé, bien rythmé, où l'on respire un air frais et où les acteurs se prêtent au jeu plus qu'ils ne jouent des rôles. Même Louise Portal entre dans son personnage qui n'a pourtant rien d'une Cordélia...

LES ANNÉES DE PLOMB, de Margarethe von Trotta, version allemande avec sous-titres français, 106 min., distributeur: Viva-Films

Bon Dieu que le titre est bien choisi! Je ne m'attendais pas à ce que le film soit léger-léger, mais je ne croyais pas non plus qu'il me bouleverserait autant. Jamais encore l'effet n'a été aussi physique. Une heure après

la projection, j'avais encore les larmes aux yeux, le souffle court, la démarche hésitante. Le sujet? Deux soeurs, soudées ensemble par le souvenir d'une foule de grands et de petits événements de leur enfance (l'image atroce d'un Christ agonisant, des images de bulldozers poussant des cadavres de Juifs, des images de chemisettes à boutons, des images d'un père bigot et intolérant: c'est ça, les années de plomb), se retrouvent brusquement dans des camps adverses: l'une, terroriste emprisonnée à force d'avoir posé des bombes pour le tiers-monde, l'autre, journaliste d'un journal féministe. Elles travaillent dans le même sens, mais avec des convictions et des moyens différents. Leur relation s'envenime, les sentiments se font violents, et leurs vies, qu'elles refusent néanmoins de séparer, s'en trouveront de plus en plus affectées jusqu'à ce que... jusqu'à cette fin sublime où l'enfant se met à parler...

J.P.

MÉPHISTO, d'Istvan Szabo, une production germano-hongroise, distributeur: René Malo

Adaptation du roman de Klaus Mann fils de Thomas Mann. Le personnage principal du film représente le beau-frère de Klaus Mann (Gustav Gründgens). Histoire d'un comédien, Hendrik Höfgen, qui pendant la montée du nazisme choisit de laisser tomber ses ambitions gauchisantes afin d'atteindre, par le pouvoir nazi, le succès du plus grand comédien de tous les temps.

Mephisto, personnage diabolique à double visage, évoque en parallèle l'Allemagne d'Hitler. Le personnage de Höfgen, assoiffé de pouvoir, nous pose la question de l'Art pour l'art et de l'Art par le pouvoir.

Pour cet art patriotique, il divorcera de sa femme, qui choisit l'exil plutôt que la compromission. Conseillé par le général nazi, il devra se débarrasser de sa maîtresse noire allemande qui risque fortement de lui nuire en "souillant" son image aryenne. Déchiré par cette dernière séparation, il se laisse dominer par le national-socialisme, jusqu'au jour où, traqué par des faisceaux de lumières violents et aveuglants, il se pose le dilemme de l'artiste: "que voulez-vous de moi, je ne suis qu'un comédien". En fin de compte, c'est le pouvoir qui triomphe sur l'Art dans l'arène politique.

Le jeu des acteurs est excellent surtout celui de Klaus Maria Brandauer. Le film a été tourné en allemand et la doublure française me semble fautive par moments. L'esthétique de l'image est en harmonie avec les situations présentées à l'écran, et la tension est présente constamment dans le film, que ce soit par les objets choisis, les couleurs, les lignes droites; lorsque Höfgen parle à sa future épouse dans les bois, les troncs d'arbres noirs et verticaux, ou lorsque le couple se parle au café désert de Paris, les boiseries parallèles, symbolisent bien les tensions du film.

F.B.